

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 35

Artikel: On einterrião précauchenão
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187115>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les chars, tout constellés d'emblèmes,
Tout environnés de clarté,
Ressemblaient à de grands poèmes
En marche à travers la cité.

Que de petites jambes rondes,
Quelle dépense de couleurs!
Quelles grappes de têtes blondes
Dans le balancement des fleurs!

On eût dit que toutes les fées,
Tous les bons sylphes des berceaux
Portaient dans un nid de trophées
Les bébés, frères des oiseaux.

Et puis, on aurait dit encore,
Tant le rêve est charmant et pur,
Que la corbeille de l'aurore,
Désertant le limpide azur,

Était tout doucement venue
S'emplir, au bas des cieus dorés,
De toute la grâce ingénue
Des petits êtres adorés :

Si bien que les chars, ô merveilles !
O frissons des cœurs attendris !
Débordaient, vivantes corbeilles,
D'enfants parfumés et fleuris !

Un moulin offrait ses quatre ailes
Au baiser des vents étonnés ;
Et vous grimpez à des échelles,
O chérubins enfarinés !

Des bébés, recueillant les quêtes,
Arboraient des bâtons très lourds
Où pendait au-dessus des têtes
Une sacoche de velours.

Leurs tout petits poings sur les hanches,
A côté des faisceaux tremblants,
Des fillettes roses et blanches
Eperonnaient des cygnes blancs.

Les yeux gros, la face béate,
L'air pas du tout apprivoisé,
Un grand poupon en carton-pâte
Pleurait son biberon brisé.

Tout fier de son plumet qui flotte,
Le torse droit dans le pourpoint,
Un soldat haut comme une botte,
Caracolait, la lance au poing.

Autour du grenier d'abondance
Représenté par un gâteau,
Des guerriers marchant en cadence,
Escortaient un beau Méphisto.

A travers des jets de guipures,
Sous le profond ciel azuré,
Se dessinait la ligne pure,
Le contour du Berceau sacré.

En haut, dans les gouffres sublimes
Où le Vers allé plane seul,
On entendait chanter les rimes
De Victor Hugo, grand aïeul.

Et moi, le servent des chimères,
Je sentais, comme un flot vainqueur,
Tout l'amour de toutes les mères
Me couler en plein dans le cœur !

On einterrião précauchenão.

La tanta à Dâvi dào Cârô étâi morta, et l'aviont
met l'einterriã po lo deveindro à trâi z'hâorès dào
tantou. Quand faille parti po lo cemetiro, vaitisé 'na
rolhie qu'on arâi de qu'on la vaissâvé avoué dâi

bagnolets, que n'iavâi pas moïan dè modâ, et por-
tant lè dzeins étiont dza défrou, que s'achotâvont
dézo lo bord dào tâi.

— No faut laissi passâ ellia cârra, lâo fâ Dâvi.
Alleint bâirè onco on verro ein atteindeint.

— Bin s'on vâo, se repond l'einterrião, et crayo
que ne farein bin ; Djan Luvi, qu'étâi gaillâ mau,
va mi ; on ne sâ pas quand on ein rebairâ.

Toinon et lo courti dào tsaté dè Voulièreins.

Lo vilho Toinon à Jérémie avâi son valet qu'étâi
domestiquo pè lo tsaté dè Voulièreins, et onna de-
meindze que l'étâi z'u lo trovâ, son valet lâi fe vairè
lo grand courti qu'étâi déveron lo tsaté, iò n'iavâi
rein què dâi botiets, que y'ein avâi dè totès lè sor-
tès, du dâi bossons dè lilas et dâi ballès rousès,
tant qu'à dâi cotius dzauno et dâi pisseinlhi, sein
comptâ lè trelupès, lè dzeragnons, lè caquetu et
onna masse dè botiets allemands : dâi bégoniâ, dâi
fouqueciâ, et que sé-yo bin pou : dào tréflîâ, dè
l'espacettiâ, dâi pavotiâ : enfin quiet ! y'a adé dào
iâiâ à bet. — Te possible ! se sè peinsâvè Toinon,
què dè bon terrain perdu, et quin bio carreaux dè
tchoux, dè tserfouliet, d'abondancès et dè favioulès
on porrâi portant pliantâ perquie !

— Eh bin, père, se lâi fâ son valet, qu'ein ditès-
vo dè cé bio courti ?

— Ye dio, se repond lo père Toinon, que y'a mé
po lè ge què po la gâola !

3. Les méfaits de ma belle-mère.

L'eau s'était déjà refermée sur vous quand je revins
de ma stupeur.

Deux minutes plus tard je vous déposais mourante sur
la berge.

— Et après?... demanda Louise en souriant.

— Après?... un des veilleurs de nuit qui se promènent
sur les ports accourut vers nous et m'aida à vous porter
dans un des chalands amarrés près de là et où la femme
d'un marinier m'aida à vous donner les soins nécessai-
res... et aussi vous prêta des vêtements secs pour re-
tourner chez vous.

— C'est bien cela... dit Louise. Et, à mon tour, je n'ou-
blierai jamais que le lendemain vous avez envoyé votre
démission au cercle en me disant :

— « Louise, désormais nous passerons nos soirées
» ensemble... » Et depuis vous avez tenu religieusement
votre parole.

Quant à moi, j'ai cessé d'être jalouse des gens qui
vous confisquaient à leur profit.

— Jalouse!..... Vous étiez jalouse, Louise?... C'est là
tout le secret de ce drame...

— Jalouse? je ne sais... seulement je me disais : Mon
mari est à moi... à moi, entendez-vous bien... et je ne
veux pas que personne se croie le droit d'en disposer.

— C'est convenu.

— Henri... je voudrais vous parler, dit tout à coup une
femme qui venait de pénétrer discrètement dans le
salon.

— Ah ! c'est vous, belle-maman!...

— J'ai un service à vous demander.

— A vos ordres, belle-maman!...

— Tu permets, Louise?

— Mais oui... mère.

— Laisse-nous alors, ma chère fille.

— Tout de suite. J'ai justement un corsage à essayer.

— Cela se trouve à merveille.

Le gendre et la belle-mère demeurèrent face à face.